



LIVRES

Les morts
et les vivants
d'Élise Turcotte

La Guyana, ce petit pays méconnu de l'Amérique du Sud, souvent confondu avec la Guyane française, est coincée entre le Suriname et le Venezuela, dans ces West Indies plus poétiquement nommées «pays des eaux abondantes». On y parle créole à la maison, anglais à l'école, peut-être un peu français. *Guyana*, c'est aussi désormais le roman gigogne d'Élise Turcotte, où les récits — ceux des morts comme ceux des vivants — s'encastrent, de Montréal à Georgetown.

CATHERINE LALONDE

«**J'**ai toujours pensé, écrit Élise Turcotte dans *Guyana*, que les événements les plus disparates se touchaient si on cherchait bien le lien, le maillon d'argent qui relie un motif à un autre. Une chaîne d'événements ou d'accidents: c'était ça une vie. Un bracelet à breloques que l'on reconstitue parfois à la fin, au moment où tout a cessé de briller. Les os, comme le sourire, la bague, ou la couleur de la peau.» Le roman est ainsi construit. Et sa pensée aussi, semble-t-il. En

entrevue, Élise Turcotte voltige d'une idée à l'autre. Quand on a lu ses livres — romans, poésie, livres jeunesse —, on a du mal, la rencontrant, à faire la mise au foyer. Celle qui dans ses écrits fait parler les fantômes, pousse ses personnages aux limites, dissèque le deuil, parle de violées ou de carnage, tient, live, du feu follet. Yeux verts pétillants, Turcotte sort un carnet qu'elle n'utilisera pas; s'assoit; vous vole une feuille et griffonne; répond à deux questions; éclate de rire; vous en veut de ne pas avoir prévenu qu'un photographe en serait; commande un verre de vin; revient; vous retourne une question en imitant voix et posture de journaliste; rigole encore. Du vif-argent.

Claustrophobie

Elle écrit depuis trente ans. «Peut-être parce que je suis claustrophobe. J'étoufferais dans une vie sans cette possibilité de réinvention et de surlignage. Je ne parle pas de reproduction du réel, mais de creuser pour voir exactement ce qu'il est en train de me dire. Je serais étouffée.» S'enchâssent dans *Guyana* trois voix. Celle d'Ana, sous le choc de la mort fraîche d'un an de son amoureux. Celle de leur gars, blessé au point de préférer désormais la nuit, «la bataille au recommencement de la réalité [où son] père redevient mort, [sa] mère redevient triste». «Je redeviens Philippe avec des idées, des idées, des idées.» Et celle de Kimi, petite main du salon Joli Coif, qui arrive devant le miroir à dépouiller un peu Philippe de sa chape de deuil. Kimi, retrouvée pendue au plafond du salon de beauté, sera la chaîne liant les breloques de cette histoire, quand Ana, un peu obsédée, voudra, à sa manière de journaliste, déterrer son histoire. «Si tu fais la somme de tous les drames dans mon livre, tu peux croire à un dramorama, mais ça

ne l'est pas, parce qu'il y a une distance», précise Turcotte. La langue est celle de sa poésie, riche et rythmée, différente pour chaque voix, vrai terreau émotif sans impressionnisme, puisque le récit, avec ses rebondissements inattendus, ancre solidement l'écriture.

Dans ces superpositions qui font *Guyana*, se glissent aussi la loi du silence, le besoin de solidarité féminine, l'affabulation qui vient teinter les versions qu'on se fait de nos vies. Et le souvenir du massacre de la secte de Jim Jones à Jonestown — 913 adeptes morts, retrouvés le 18 novembre 1978.

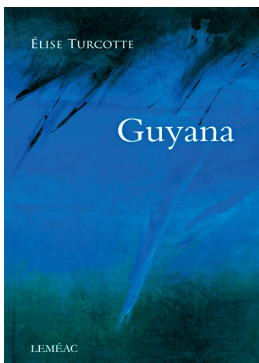
Et les souvenirs noirs laissés par le viol sur la psyché des femmes. «Faire parler ceux qui sont déjà dans un ordre autoritaire par rapport au monde, dans un ordre accepté et consensuel, à quoi ça sert? demande Turcotte. J'aime mieux faire parler

les vaincus. Les ruines, ce qui reste, les femmes restées là, le viol de guerre sont autant de choses qui m'interpellent. Je me suis interrogée parce qu'il est question de viol aussi dans *L'île de la Merci* [Leméac].» Un charnier et des violées: voilà qui rappelle *Ce qu'elle voit* (Noroît), recueil qu'elle a écrit pendant qu'elle pondait aussi *Guyana*, où une suite de poèmes est inspirée des femmes assassinées mexicaines de Ciudad Juarez. Elle écrit dans *Guyana*: «Je me disais ça, je suis en train d'être battue, mon nom est je suis battue, mon nom est je suis violée, mon visage est écrasé sur la terre froide dans le parc où il n'y a plus personne, j'ai mal à la joue, parce qu'il y a une roche juste sous mon œil, sous ma pommette, je vais bouger, il le faut, je dois me déplacer un peu si je ne veux pas être blessée. [...] Puis j'ai pensé, ça aurait pu être pire. J'ai pensé, j'aurais pu être morte.»

«Le viol est une peur que je ne veux pas transmettre à mes enfants, à ma fille surtout.» Mais comment apprendre à se protéger sans inculquer la menace? «Il y a une crainte génétique qui se transmet. Tous ces gestes: regarder derrière soi, au-dessus de son épaule, baisser les yeux. En état de guerre, dans des situations extrêmes, et ce n'est pas moi qui le dis, les femmes et les enfants sont les plus maltraités. Et les femmes sont violées, en plus. Tout le livre est construit autour de la fin», autour d'un geste ultime d'insoumission féminine,

VOIR PAGE F 2: MORTS

«J'étoufferais dans une vie sans cette possibilité de réinvention»



LIVRES

EN APARTÉ

La délicieuse irresponsabilité



JEAN-FRANÇOIS NADEAU

responsables. Les peuples ne veulent jamais reconnaître qu'eux-mêmes peuvent être corrompus. Les gens de pouvoir leur servent de marionnettes de foire sur lesquelles ils jettent des balles, mais se dire qu'ils ont voté pour eux, les ont laissés faire, se sont arrangés de leur corruption pour pratiquer la leur, jamais.»

◆ ◆ ◆

Poète et éditeur, Charles Dantzig est devenu un essayiste chez les romanciers, puis un romancier chez les essayistes. Son dernier-né côté roman se déroule dans un avion en vol pour Caracas. Le narrateur s'y rend pour retrouver l'un de ses amis. Qu'est-il arrivé à Xabi Puig au pays d'Hugo Chávez? se demande-t-il. Chaque pensée de ce vol est disséquée.

«Une des impostures de Chávez, raconte Dantzig, consiste à faire croire qu'il est de gauche. En 2006, il a fait rectifier le drapeau du pays, faisant courir le cheval blanc non plus de gauche à droite, mais de droite à gauche. Or son régime n'est ni à droite ni à gauche. C'est d'ailleurs à quoi on reconnaît les dictatures. Elles veulent être partout.»

Dantzig parle tantôt d'une femme, tantôt de lectures, de style aussi. Et il revient toujours à cette volonté de comprendre l'univers Chávez, centre de gravité de tout le livre.

S'il parle beaucoup de Chávez, dans un avion pour Caracas n'est pas pour autant une biographie politique. D'ailleurs, l'écrivain excède les biographies. «Aucun homme n'est une œuvre avec un début, un milieu et une fin. C'est l'illusion des Saint Genet et des romans de nous le faire croire, et de le croire.»

Il faut le dire: Dans un avion pour Caracas n'est pas toujours brillant. L'inventivité fait parfois défaut. Impossible néanmoins de laisser tomber ce curieux livre qui alterne entre le portrait de l'ami disparu, par petites touches claires, et celui du régime auquel il s'intéresse, celui du sombre Hugo Chávez.

Certains passages sont d'ailleurs d'une étrange actualité. On serait parfois tenté de les transposer dans une envolée qui aurait pour point de chute le Québec: «Le pouvoir appelle la corruption quel que soit le régime, mais les peuples se laissent pencher vers la dictature quand, à force d'entendre leurs médias chanter des scandales, ils se disent qu'eux-mêmes, en tant que peuples, sont honnêtes. Cela leur permet d'entretenir l'idée délicieuse qu'ils sont ir-

Pendant des mois, Hugo Chávez a raconté qu'il était favorable au pouvoir de Mouammar al-Kadhafi. Aux premiers jours du soulèvement libyen, il y eut même des rumeurs voulant que Kadhafi ait trouvé refuge au Venezuela.

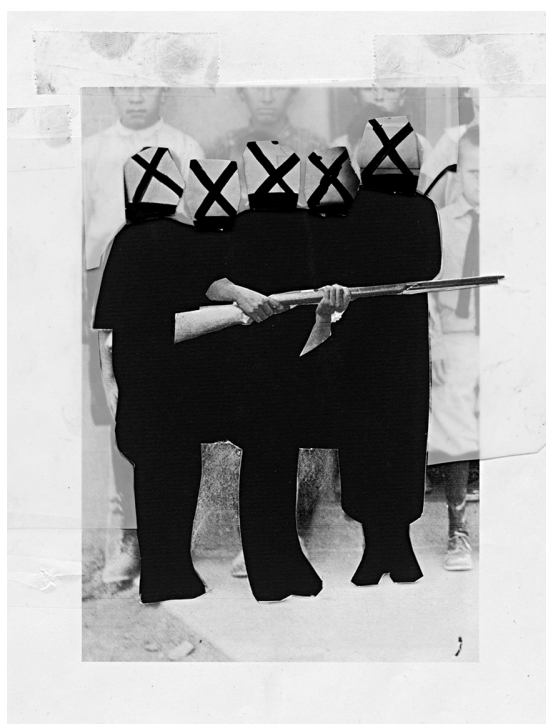
Le jour de la mort du colonel autoproclamé, Chávez n'a d'abord pas dit un mot à ce sujet, annonçant plutôt, dans son discours quotidien, qu'il avait finalement terrassé un cancer. Mais il s'est vite repris en dénonçant cet assassinat, qualifiant son ancien allié de «martyr».

Chávez a toujours jugé «irresponsable» l'intervention en Libye, voyant plutôt Kadhafi comme une figure propre à susciter une émulation internationale contre l'impérialisme des Américains. En mars, le mentor de Chávez, Fidel Castro, avait lui aussi dénoncé la guerre menée contre Kadhafi, la qualifiant de «fasciste».

Chávez ne conservait pas moins quelques réserves contre ce régime fondé sur une mystique du désert défendue au milieu d'une société pourtant très urbaine. Pour Chávez, Kadhafi faisait tout de même ce qu'il devait faire, soit résister à une attaque extérieure, même au mépris des droits de la personne. Mais était-il le seul, au fond, à soutenir cette descente aux enfers tenant lieu de politique? La France venait de vendre au régime Kadhafi un système d'écoute électronique ultrasophistiqué... Le Canada, lui, construisait des prisons en Libye... Et ainsi de suite.

On ne voyait donc rien de tout cela? Étions-nous aveuglés par cette idée délicieuse de l'irresponsabilité?

Il est vrai que les images sont toujours plus faciles à rendre supportables sous le soleil. Pensez à Cuba, avec ses longues Cadillac des années 1950 et ses murs colorés, idéal pour les jolies photos de vacances au charme pittoresque. Selon Dantzig, le soleil entraîne un certain mépris de la souffrance. «Quelle malchance a eue l'URSS de manquer de soleil, et quelle maladresse de n'avoir pas su peindre ses murs en couleurs! On dit ça. Le soleil engendre le mépris de la souffrance. Le totalitarisme est assimilé au froid à cause de Staline et de Hitler,



SOPHIE JODOIN

Collage de Sophie Jodoin, 2009-2010. Conté, coupures de magazines, impression jet d'encre, Mylar sur papier, 28 x 21,5 cm

et, en tant qu'Occidentaux rêvant de vacances, on se dit que ça n'est pas «si pire».

◆ ◆ ◆

Ces jours-ci, au Musée d'art de Joliette, on peut apprécier certains des travaux les plus célèbres de Francisco Goya: les Désastres de la guerre et les Caprices. Dans cette dernière, on trouve une de ses gravures les plus connues, *Le sommeil de la Raison*. Le sommeil de l'esprit humain, selon Goya, engendre monstres et sorcières.

La place accordée à la Raison est aussi présente dans les *Désastres de la guerre*. Au nom de la Raison, jusque dans les méfaits de la guerre, Goya n'a de cesse de dénoncer les inégalités et les comédies sociales, de même que l'exploitation de l'homme par l'homme.

En marge des portraits que lui commande la cour d'Espagne, Goya propose une œuvre beaucoup plus personnelle. Bien avant d'entrer en disgrâce et de devenir tout à fait sourd, Goya eut la vraie audace de faire entrer des images de souffrance du peuple au sein des

appartements royaux. Dans ses portraits de cour, il n'est d'ailleurs pas anodin d'observer que la plupart des puissants qu'il peint semblent fixer le néant comme s'il s'agissait de leur propre horizon.

Les essais consacrés à ce peintre formidable ne manquent pas. Celui de Jacques Soubeyrou, *Goya politique*, a le mérite de nous présenter l'œuvre dans une perspective où l'artiste se révèle le sous le jour d'un combattant en lutte perpétuelle contre le monde qui l'entoure, à l'encontre du culte du beau que célèbre alors, dans la recherche des seules apparences, une société au moins aussi tordue que la nôtre.

Toujours au Musée d'art de Joliette, on présente la première rétrospective institutionnelle de la jeune artiste Sophie Jodoin. Son œuvre rayonnante semble descendre tout droit d'un ciel sombre, celui qui nous enveloppe justement en ce siècle de craintes en apparence sans fin. Sous le titre de *Petites chroniques des violences ordinaires*, Jodoin explore en quelque sorte les mêmes méandres de la douleur que Goya, mais dans une perspective bien davantage centrée sur l'individu. Un signe des temps.

À Montréal, Sophie Jodoin lançait cette semaine, en compagnie de la poète Louise Marois, un livre d'artistes magnifique. L'objet en lui-même est si beau — tout de blanc, avec son titre embossé et ses pages pliées en double épaisseur — qu'il peut déjà suffire. Mais il y a là bien plus, grâce à l'intelligence des collages de Jodoin, réalisés à partir de vieilles images reliées à l'enfance, associées à l'élégance des vers de Louise Marois, dont les mots montent au ciel pour y frapper l'imaginaire avant de nous revenir telle «une ombre portée disparue».

jfnadeau@ledevoir.com

DANS UN AVION POUR CARACAS

Charles Dantzig
Grasset
Paris, 2011, 299 pages

GOYA POLITIQUE

Jacques Soubeyrou
Sulliver
Cabris, 2011, 189 pages

DE PEINE ET DE MISÈRE

Louise Marois et Sophie Jodoin
Battat Contemporary
Montréal, 2011, [s.p.]

MORTS

SUIITE DE LA PAGE F 1

qu'on taira ici, «qui est pour moi encore mystérieux, mais peut-être la plus petite poupee russe» de ce livre gigogne.

«Le pouvoir manipulateur m'écoeure et me fascine. Comment une seule personne peut en emmener 900 autres à vouloir mourir, comme à Jonestown, et comment on vient cher-

cher des gens déjà faibles pour les affaiblir encore plus... Et, oui, c'est une sorte de viol de l'esprit, de la liberté d'être. Tas plus de pouvoir, t'es assujéti, ta pensée ne t'appartient plus, dictée par l'autre. Je crois que la liberté d'esprit fait peur à beaucoup de gens. Ce n'est pas rassurant quelqu'un qui dit les choses telles qu'elles sont. Je n'aurais jamais dit ça avant, mais tout le monde n'a pas le «courage» — je n'aime pas ce mot-là — d'affronter la réalité telle qu'elle est, de dire les vraies choses, d'aller le plus

loin possible dans l'analyse des choses vécues, des liens à faire entre ce qui est vécu dans la famille, la politique, etc.» De la même manière, Guyana lie le drame collectif au drame intime. Telle une des questions, insoluble, sous-tendue dans le roman: doit-on protéger les autres, les nôtres — et surtout les enfants — des drames que recèle notre histoire?

Écrivain de cuisine

«J'aimerais être l'écrivain qui écrit son roman de 500 pages en un an. Mais ce n'est pas ça. J'ai

maintenant vraiment l'impression que le temps s'imprime, que tout ce que je vis — les deuils, les joies, les peines, le monde qui m'entoure — fait une impression sur le livre.»

Son roman, elle l'a écrit en passant de carnets — un pour chaque personnage, un pour la recherche générale sur le pays — à l'ordinateur. Une grande part de ses recherches n'est au final pas utilisée. «Ce qui m'intéresse, c'est la texture: le goût, l'odeur, savoir quelles fleurs poussent au Guyana. C'est important pour trouver la langue de Kimiti, qui est plus sensuelle. C'est quelque chose que j'ai compris en lisant des auteurs de la Guyana et des Caraïbes.» Elle nomme *La transmigration des âmes* et *Parole de ventriloque* (tous deux chez Zoé) de Pauline Melville, *Les secrets du manguié* (Grasset) d'Onyia Kempadoo et Jamaica Kincaid, «qui m'a jetée à terre. On la compare beaucoup à Toni Morrison, mais je la trouve meilleure», renché-

rit celle qui est aussi professeur de français au cégep du Vieux-Montréal.

En période d'écriture, Turcotte souhaiterait que la vie, l'enfillement quotidien, glisse davantage sur l'écriture. «J'ai le rêve que mon écriture soit organiquement présente dans ma vie. Après avoir dû tellement m'organiser — parce que j'avais des enfants, parce que je travaillais et que je devais écrire de telle heure à telle heure —, de voir comment maintenant ça peut faire partie de ma vie. Je pense à l'écrivaine brésilienne Clarice Lispector, qui disait écrire avec la dactylo sur ses genoux, dans la cuisine, pendant que ses enfants lui parlaient. Je trouve ça fabuleux, mais je ne suis pas rendue là.»

Le Devoir

GUYANA

Élise Turcotte
Leméac
Montréal, 2011, 176 pages

LA RÉFÉRENCE DEPUIS 1968!

LACOURSIÈRE PROVENCHER VAUGEOIS
CANADA • QUÉBEC
1534 - 2010
Nouvelle édition mise à jour

604 PAGES, 39,95 \$, ISBN 978-2-89448-653-5

1968 2000

AUSSI DISPONIBLE EN FORMAT PDF FEUILLETAGE EN LIGNE: 3325

SEPTENTRION.QC.CA
LA RÉFÉRENCE EN HISTOIRE AU QUÉBEC

Canada Council for the Arts
Conseil des Arts du Canada

Olivieri
librairie • bistro

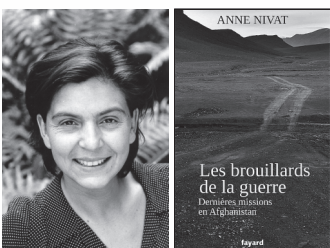
Olivieri
Au cœur de la littérature

Jeudi, 3 novembre
à 19 h

Entrée libre!
RSVP : 514.739.3639
Bistro : 514.739.3303
5219 Côte-des-Nelges
Métro Côte-des-Nelges

CAUSERIE

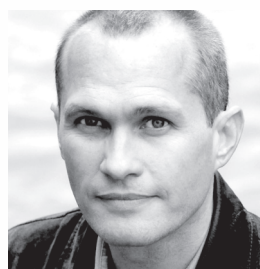
À l'occasion du passage à Montréal de la grande reporter et écrivaine Anne Nivat, auteure de *Les brouillards de la guerre - Dernières missions en Afghanistan*



Anne Nivat discutera de sa récente expérience en Afghanistan avec l'armée canadienne et auprès de la population locale ainsi que de sa méthode de travail peu conventionnelle.

ANIMATRICE : Danielle Laurin
Journaliste et auteure de *Promets-moi que tu reviendras vivant*

Calendrier culturel

MARDI 1^{ER} NOVEMBRE À 18H30

Désolations
éd. Gallmeister
Causerie avec David Vann.



JEUDI 3 NOVEMBRE À 19H00

De colère et d'espoir
éd. Écosociété
Causerie avec Françoise David.

Réservations:

514.337.4083 ou evenements@librairiemonet.com

Librairie Monet • Galeries Normandie • 2752 de Salaberry,
Montréal, H3M 1L3 • Tél : 514.337.4083 • librairiemonet.com

LES ÉDITIONS XYZ FÉLICITENT
CATHERINE LECLERC
FINALISTE AU PRIX DU
GOUVERNEUR GÉNÉRAL
ESSAI

Des langues en partage?
Catherine Leclerc
Cohabitation du français et de l'anglais en littérature contemporaine

Des langues en partage?

www.editionsxyz.com

LITTÉRATURE

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Un lieu hors du monde

CHRISTIAN
DESMEULES

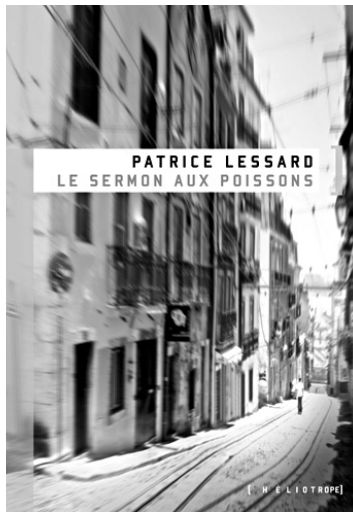
Après deux mois de vacances à Lisbonne en compagnie de Clara, la femme qui partage sa vie, Antoine décide de ne plus rentrer à Montréal. La cause est entendue. Traducteur de métier, amoureux fou du Portugal, un pays qu'il a fréquenté à plusieurs reprises, il se dit prêt à tout cette fois pour y prendre racine. Simplement parce que Lisbonne, parmi tout ce qui fait son charme indéfinissable, lui offre «une sérénité impossible ailleurs».

Le sermon aux poissons, premier roman de Patrice Lessard, mais second titre après les nouvelles de *Je suis Sébastien Chevalier* (Rodrigol, 2009), se présente comme une longue déambulation dans la lumineuse capitale portugaise. A mi-chemin entre la quête et la fuite, un narrateur enfin «sorti de la cage de Montréal» oscille entre le «je», le «nous», le «il».

Le «sermon» du titre renvoie ainsi à une œuvre célèbre d'António Vieira, dans laquelle ce jésuite du XVII^e siècle, que Fernando Pessoa considérait comme «l'empereur de la prose portugaise», donne la parole à saint Antoine de Padoue. Dans son soliloque, conscient de parler dans le vide comme s'il avait épuisé tous les recours de la parole pour convaincre la femme qu'il aime d'adhérer à son projet d'exil au Portugal, l'Antoine du roman de Patrice Lessard essaie de reconstituer un puzzle amoureux auquel il manque quelques morceaux.

Construction audacieuse, un brin déstabilisante au début, deux récits convergent l'un vers l'autre. Parti à la recherche de son téléphone portable, qu'il croit avoir égaré la veille dans un bar ou chez des amis après le départ de sa blonde, Antoine ajoute quelques couches de confusion à son état d'esprit. C'est un peu aussi comme s'il cherchait son âme, Clara repartie sans retour pour Montréal, une raison (n'importe laquelle) de croire à sa propre folie. Cette quête est entrecoupée de flash-back constitués de quelques souvenirs, des derniers moments de Clara à Lisbonne et des heures chaotiques (et alcooliques) qui ont suivi.

La manière de Patrice Lessard, quant à la forme, fait preuve d'audace. Les phrases nous sont livrées dans un style à la



punctuation «alternative» et un rythme essoufflant qui fait écho à celui de l'écrivain portugais José Saramago. Un style bien reconnaissable, fait de longues phrases où les virgules jouent souvent le rôle des points, où les dialogues semblent dilués dans un magma de phrases sans fin. L'«originalité», ici, on l'aura compris, opère comme un couteau à double tranchant.

Tout comme est double aussi le protagoniste, qui balance entre le «je» et un «il» plus détaché. Une façon, peut-être, d'exprimer le désarroi amoureux, l'incertitude, la distance, le passage du temps. A travers ces choix d'esthétique et de structure du récit, *Le sermon aux poissons* propose une intéressante façon de conjurer, à travers un roman, le mal d'amour et, tout comme le narrateur, de faire «de son passé des fictions édifiantes».

Au final, écartelé entre «tous les gens, les lieux qu'on aime et qu'on déteste et qui reste dans la tête comme une cicatrice», Antoine devra se résoudre à revoir les données de sa cartographie sentimentale. Des itinéraires enchevêtrés où Montréal et Lisbonne finiront par se fondre dans la même mélasse existentielle et les mêmes questions.

Seule peut-être demeure la certitude d'une autre Lisbonne, la ville fixée par l'écriture, «le lieu où nous fûmes heureux avec Clara parce que je ne l'étais pas chez moi. Un lieu hors du monde».

Collaborateur du Devoir

LE SERMON
AUX POISSONSPatrice Lessard
Héliotrope
Montréal, 2011, 272 pages

Celui qui reste

C'est un livre essentiel. Comme il y en a trop peu. Le genre de livre pudique, économe de mots, sans enflure aucune. Le genre de livre qu'on lit avec une boule dans la gorge, pourtant. Qui fait monter l'émotion d'autant plus qu'il est tout en retenue.

C'est un livre grave et beau, qui laisse sans mot. On voudrait n'en rien dire que ceci: à lire absolument. Ou alors, on voudrait en citer des pans entiers, insister sur de petites phrases au passage, qui restent là, suspendues. Et qui font mal, absolument.

Des phrases comme celles-ci: «Je n'ai qu'un désir, lui parler, la toucher. Je voudrais qu'elle soit présente, elle n'est plus que cendres.»

C'est un livre à fleur de peau. Où l'on se projette sans cesse. Où l'on s'interroge sur la mort, le sens de la vie. Et le bonheur. Le genre de livre où l'amour, la tendresse sont palpables. Où l'attachement à l'autre qui n'est plus s'exprime avec une déchirante justesse.

C'est l'histoire d'un homme de 77 ans qui vient de perdre sa femme, après 52 ans de mariage. Et qui se retrouve seul. C'est le livre d'un grand écrivain, c'est certain. Qui écrit depuis près de cinquante ans. Et qui ne peut s'empêcher de faire ça: écrire.

Alors il le fait: «Je me sens amputé. J'ai perdu le seul être au monde avec qui je pouvais converser même dans le silence. Voilà pourquoi je sens le besoin de ne pas me taire.»

Dès le début de *Qui de nous deux?*, dès les premières phrases, on est happé: «Écrire ne m'a jamais consolé de quelque peine. Ce n'est donc pas pour calmer ma douleur que j'entreprends ce petit livre. Ma femme est morte le 26 décembre.»

Ce n'est pas un roman, mais un récit. Le récit que fait Gilles Archambault du vide de sa vie depuis que sa femme est partie. C'est écrit sous forme de journal. Ça commence le 7 janvier et ça va se poursuivre jusqu'au 10 mai.

On alterne entre l'après et l'avant. Après sa mort à elle: le

désarroi qui l'emporte, lui. Les larmes qui lui viennent constamment aux yeux. Sa présence qu'il sent constamment à côté de lui, comme si elle le regardait vivre sans elle.

Cette honte de lui avoir survécu, lui pour qui «la vie peut être supportable si on a quelqu'un qui partage son désarroi». Sa solitude immense, nécessairement. Malgré ses enfants, ses quelques amis qui l'entourent. «Je me sens en exil», note-t-il.

Parallèlement: le calvaire de sa maladie à elle, de sa déchéance physique, de ses souffrances, de sa mort lente. Et puis: une plongée dans les souvenirs plus anciens.

Leur première rencontre, leur complicité, leurs discussions, leurs promenades, leurs voyages. Tous ces moments heureux, qui ne reviendront plus. Qui ne consolent pas non plus. Car, «d'avoir connu ce qui ressemble au bonheur ne vous console pas de l'avoir perdu».

Tout cela épars, fragmentaire, elliptique. Et ramassé. Tout cela plein de non-dits qui en disent long, qui donnent à lire entre les lignes. Tout cela comme un examen de conscience en dents de scie. Avec, en toile de fond, cette question: l'ai-je rendue heureuse?

Il se reproche d'avoir été un mari distrait. De l'avoir trop souvent négligé. «Vers la mi-trentaine, je me sentais parfois un peu confiné. J'avais besoin d'air, j'étais en manque de douceur.» Autrement dit: «On en vient à chercher sottement ce que l'inédit seul peut apporter.»

Son insouciance. Ses maladrotes, ses petites lâchetés. Et puis ceci: «Je n'ai jamais oublié en tout cas que je n'ai commencé à vivre que le jour où je l'ai connue.»

Tous ces reproches qu'il se fait, maintenant qu'il est trop tard, qu'elle n'est plus là: «Je m'en veux de ne pas l'avoir regardée plus intensément tandis qu'il était encore temps.»

Ce livre, *Qui de nous deux?*, comme un hommage à la disparue. A sa beauté. A l'amour qu'elle lui a inspiré: «Le mystère féminin pour moi se résumait à son regard, à son sourire.»

DANIELLE
LAURINJACQUES GRENIER LE DEVOIR
Qui de nous deux? est le récit que fait Gilles Archambault du vide de sa vie depuis que sa femme est décédée.

Que dire de plus? Sinon que l'intensité de ce livre nous renvoie à un autre récit de Gilles Archambault, publié il y a près de vingt ans: *Un après-midi de septembre*. Où c'est de la mort de sa mère qu'il était question.

Même nécessité d'en passer par l'écriture, alors. Même besoin de rendre hommage à la disparue: «Ma mère m'a laissé plus que des souvenirs. Elle est inscrite en moi à tout jamais. Tout entière. Je n'ai jamais aimé une femme, ni connu un ami, sans puiser à ce réservoir d'amour qu'elle a déposé en moi.»

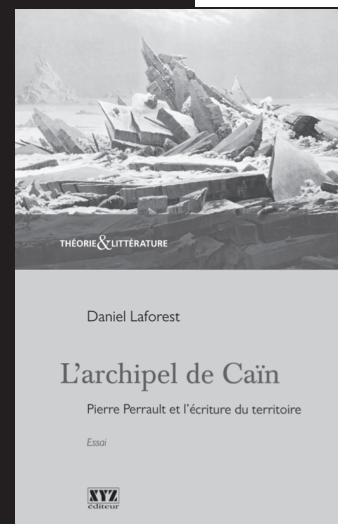
Ces deux livres se répondent, s'appellent.

Dans *Un après-midi de sep-*

tembre, l'écrivain confiait que c'est grâce à ses parents s'il avait toujours cru aux histoires de couples. Il ajoutait que sa mère veuve entretenait le moment où elle irait rejoindre son mari.

Dans *Qui de nous deux?*, Gilles Archambault affirme n'avoir jamais cru à la vie éternelle. «Il y a toutefois des jours où elle me paraît indispensable», souligne-t-il, en parlant de sa femme. Laissant entendre qu'il ne peut s'empêcher de penser qu'il la retrouvera un jour, peut-être...

QUI DE NOUS DEUX?

Gilles Archambault
Boréal
Montréal, 2011, 128 pagesLES ÉDITIONS XYZ FÉLICITENT
DANIEL LAFORESTLAURÉAT DU PRIX
JEAN-ÉTHIER-BLAIS 2011

L'archipel de Caïn

www.editionsxyz.com

RENCONTRE



avec

Pierre Jourde

Écrivain, critique littéraire,
pamphlétaire, blogueuranimée par Michel Pierrsens,
Professeur au Département des littératures
de langue française à l'Université de Montréalle jeudi 3 novembre à 17 h 30
librairie Gallimard

3700, Boulevard Saint-Laurent, Montréal

RÉSERVATIONS SVP:

 514.499.2012
librairie@gallimardmontreal.com
www.gallimardmontreal.com
ACTIVITÉ
GRATUITE

Un entretien libre pour parler de littérature, de culture, des influences de Pierre Jourde, connu pour ses pamphlets comme *La Littérature sans estomac* (L'Esprit des Péniinsules) et plus récemment *C'est la culture qu'on assassine* (Balland) ainsi que de son travail d'écrivain notamment autour de son dernier récit *La présence* (Les Allusifs).

Gaspard LE DEVOIR
PALMARÈS

Du 17 au 23 octobre 2011

RANG AUTEUR/ÉDITEUR CLASSEMENT (PRÉCÉDENT N° DE SEMAINES)

RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT (PRÉCÉDENT N° DE SEMAINES)
▼ Romans québécois		
1	Au bord de la rivière • Tome 2 Camille Michel David/Hurtubise	-71
2	Les héritiers d'Enkidjev • Tome 4 Le sanctuaire Anne Robillard/Wellan	1/4
3	Stigmates et BBQ Stéphane Dompierre/Québec Amérique	5/2
4	Mémoires d'un quartier • Tome 9 Antoine, la suite Louise Tremblay-D'Essambre/Guy Saint-Jean	2/9
5	À toi Kim Thuy Pascal Janovjak/Libre Expression	4/7
6	Madame Tout-le-Monde • Tome 1 Cap-aux-Brumes Juliette Thibault/Hurtubise	3/6
7	Au bord de la rivière • Tome 1 Baptiste Michel David/Hurtubise	-71
8	Maggie Daniel Lessard/Pierre Tisseyre	-71
9	Là où la mer commence Dominique Demers/Québec Amérique	-71
10	Les héritiers d'Enkidjev • Tome 3 Les dieux allés Anne Robillard/Wellan	7/3
▼ Romans étrangers		
1	La trace de Paraginé Kathy Reichs/Robert Laffont	1/2
2	Un havre de paix Nicholas Sparks/Michel Lafon	-71
3	Remède mortel Harlan Coben/Belfond	2/3
4	La femme au miroir Éric-Emmanuel Schmitt/Albin Michel	3/7
5	Toyler Gardner McKay/Cherche Midi	-71
6	Le passager Jean-Christophe Grangé/Albin Michel	4/4
7	Private Los Angeles James Patterson Maxine Paetro/Archipel	6/4
8	Jusqu'à la folie Jesse Kellerman/Flemmarion Québec	5/2
9	Cet instant-là Douglas Kennedy/Belfond	-71
10	Mise à nu Richard Castle/City	7/6
▼ Essais québécois		
1	Les soldats d'Allah à l'assaut de l'Occident Djemila Benhabib/VLB	1/6
2	De quoi le Québec a-t-il besoin? J. Barbe M.-F. Bazzo V. Marissal / Leméac	-71
3	La gestion des produits • Tome 1 La crise Maxime-Olivier Moutier/Marchand de feuilles	2/2
4	Labeaume. La dictature amicale David Lemelin/Michel Brûlé	5/2
5	Ne vous taisez plus! Denise Bombardier Françoise Laborde/Fayard	3/4
6	Mafia inc. Grandeur et misère du clan sicilien au Québec André Cédilot André Noël/Homme	4/52
7	Lilliane est au lycée. Est-il indispensable d'être cultivé? Normand Ballargeon/Flemmarion	8/2
8	Je mange avec ma tête Élixe Dessaulniers/Alain Stanké	7/2
9	Et si mourir s'apprivoisait... Réflexions sur la fin de vie Serge Daneault/La Presse	6/6
10	On veut votre bien et on l'aura. Comment l'insidieuse... Jacques Nantel Ariane Krul/Transcontinental	-71
▼ Essais étrangers		
1	Indignez-vous! Stéphane Hessel/Indigène	1/39
2	Le crépuscule d'une idole. L'affabulation freudienne Michel Onfray/LGF	3/3
3	Le Cosmos et le Lotus Xuan Thuan Trinh/Albin Michel	-71
4	Premier bilan après l'apocalypse Frédéric Belgbeder/Grasset	2/6
5	Tintin au pays des philosophes Collectif/Philosophie Magazine	-71
6	Le facteur Armageddon. La montée de la droite... Marcil McDonald/Alain Stanké	7/7
7	Le choc des révolutions arabes Mathieu Guidère/Autrement	-71
8	Pour sauver la planète, sortez du capitalisme Hervé Kempf/Points	-71
9	Nos garçons. Mieux les comprendre pour mieux les élever Michael Gurian/Albin Michel	-71
10	Les intellectuels faussaires. Le triomphe médiatique... Pascal Boniface/Jean-Claude Gawsewitch	-71

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 172 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

ROMAN NON
AUTORISÉ

Andrée Ferretti

ANDRÉE
FERRETTI

L'histoire inventée de la célèbre
Fleur Després, photographe, amoureuse
et militante dont les reportages ont
traversés tout le XX^e siècle.

COLLECTION Fictions

l'Hexagone

Une compagnie de Quebecor Media

editionshexagone.com

LITTÉRATURE

Chaurette et le temps shakespearien

Pour son essai consacré au dramaturge anglais, Normand Chaurette a remporté le prix de la revue *Études françaises* 2011.

MICHEL LAPIERRE

Il est fascinant que l'on décerne le prix de la revue *Études françaises* à Normand Chaurette pour son *Comment tuer Shakespeare*. Dans cet essai intimiste, le dramaturge québécois et traducteur shakespearien raconte que, quand il s'est inscrit en études françaises à l'Université de Montréal, on lui a dit: «Vous avez CHOISI la littérature parce qu'il y avait un déclinement en vous.» Shakespeare changera sa souffrance en joie en se laissant tuer...

Pour Chaurette, né à Montréal en 1954, la plupart des textes de Shakespeare furent «écrits presque sous l'emprise d'une force étrangère, insufflée plutôt qu'inspirés». Il précise qu'«ils donnent aux écrivains qui les traduisent un avant-goût ou une réminiscence du bonheur vertigineux de la création».

Partager l'intimité de l'expérience esthétique du dramaturge élisabéthain, personne dont l'identité même éveille encore un soupçon de doute, attise le désir obscur, voire inconscient, de rivaliser avec lui. Pourquoi un traducteur, qui est lui-même créateur, bouderait-il son plaisir en refusant de prolonger Shakespeare? Pourquoi hésiterait-il à porter atteinte à une œuvre pour obéir à sa folie d'en imaginer une autre, une jumelle plus bouleversante?

À la suite de la jouissance d'une pièce shakespearienne, la complicité créatrice le pousse à commettre le meurtre littéraire du grand dramaturge, comme s'il s'agissait d'un crime passionnel. Chaurette avoue, bien sûr, n'aimer la figure fade de Shakespeare qu'à travers les personnages si charnels d'un génie devenu invisible. En 1991, dans sa

pièce *Les reines*, il a tué, à sa façon, le maître en éliminant les personnages masculins de *Richard III* pour n'en conserver que les personnages féminins, pourtant secondaires.

En jouant ainsi avec les créations dramatiques, Chaurette touche à un aspect essentiel de la théâtralité: le travestissement ou, de manière plus profonde, l'ambivalence sexuelle. Il renouvelle le sens du vers shakespearien: «Le monde entier est un théâtre.»

Déguisé en homme, le personnage de Rosalind, dans *Comme il vous plaira*, redevient une femme en apparence seulement (à l'époque élisabéthaine, il n'y a que des hommes sur scène). C'est, explique le perspicace Chaurette, comme si Shakespeare «proclamaient que la vie n'existe pas, et que, conséquemment, le théâtre non plus, mais que l'un et l'autre sont une façon approximative de mesurer nos présences dans le temps.»

Le temps, voilà l'ultime réalité shakespearienne, dont même l'amour est esclave. Si, à l'opposé de Juliette, qui n'a bu qu'une potion soporifique, Roméo ingurgite un poison, «c'est, rappelle l'essayiste, parce qu'il ne saura pas à temps que Juliette n'est morte qu'en apparence». Elle devra se poignarder pour ne plus supporter la vue de son amant, inanimé pour toujours. Comme Chaurette l'insinue, le théâtre, même le plus grand, n'est que l'expression de la vitesse du changement.

Collaborateur du Devoir

COMMENT TUER SHAKESPEARE

Normand Chaurette
PUM
Montréal, 2011, 224 pages

ROMAN FRANÇAIS

Vivre des mots

«Je n'ai pas l'impression d'avoir choisi la forme la plus apte à saisir la vérité», consigne Annie Ernaux dans son journal littéraire, qu'elle a confié à Marie-Claude Char et à Michèle Gazier. Qu'en est-il de ce désir de détenir le réel ultime avec sûreté?

GUYLAINE MASSOUTRE

Comment raconter l'enfance? Pour Éric Laurent, c'est faire apparaître les joies de sa chair dans les mots qui les dévoilent, en longues phrases nées senties: *Les découvertes* en est une, joli texte bien sculpté, atmosphérique. L'effraction dans sa solitude d'enfant enchaîné les émotions retrouvées.

Telle est la sensation d'un coup de foudre qui allume son feu sacré d'écrire. Son amour franc de la langue et de ses miroitements font la suite, en dix romans. Les phrases s'étirent, sinieuses, voluptueuses, «sonnées». La mélancolie de se dire, cette difficulté aussi, forge l'invention de soi: on y découvre un mauvais élève, incapable de lire à l'âge d'apprendre les lettres, puis comment cette gêne se métamorphose en fascination pour les signes. Un appétit féroce le fait se ruer sur les mots, vers les images. Le corps de l'enfant fait homme est bien là, aspirant les plaisirs de la vie à longs traits.

Chez Laurent, tout cela mène à l'érotisme. Les images qui captivent l'adolescent outrepassent son milieu modeste: dans la ville noire et basaltique

de Clermont-Ferrand, il est en effet rare de devenir artiste. *Les découvertes* raconte ainsi les premiers émois de la sexualité, le plaisir naturel de soi. Les occasions ne manquent pas. Que ces moments solitaires se transforment en révélations, c'est naturel, même si ce n'est pas neuf. Se souvenir devient alors la gestation lente d'un printemps tardif, tandis qu'éclôt un regard aussi vif qu'étonné.

Ce récit se plaît aux mots rares, aux déclinaisons patientes où le temps fige comme l'image de soi dans le miroir. Enroulé dans sa coquille de langage, l'écrivain continue de fondre, de s'engloutir, et il surnage. Les effets de basculement hésitent entre la séduction religieuse et celle du musée, mais finalement ce sont les jeux de masques et bergamasques, aux accents verlainiens, qui l'emportent.

La Sibirie d'Asie

Autres réalités? Autre stratégie, nul doute. À quatre mains et dans un même «je», Éric Faye et Christian Garcin, parfaits complices, racontent sans fioriture leur voyage en Russie. Sur le sol ingrat ou dans les airs, on touche une géographie inconnue dans un titre explicite:

En descendant les fleuves. Carnets de l'Extrême-Orient russe.

Plus loin que la Sibirie, plus haut que le cercle polaire... De Yakoutsk à Tiksi, sur la mer des Laptev, il y a un fleuve, la Lena, que nos voyageurs descendent en touristes. Là, le monde n'est qu'une de ces Laponie fantastiques qui s'arriment fragilement à la civilisation. C'est peut-être l'enfer, vivre entre les barreaux de la vodka et du «permafrost» (marque de vodka!) ou pergélisol hostile. Nos aventuriers, déçus, s'enfuient aussi vite que la raison leur intime de protéger leur imaginaire.

Explorer n'est pas une sinécure! Au-dessus de Verkhhoïansk, ils désirent le Sud, effrayés d'être soudain captifs du néant, face à la vie sauvage. Les voici soulagés, aux portes de la Chine, à Khabarovsk, où le récit suscite de vraies découvertes. Les photos donnent à imaginer un autre opéra pour *E la nave va*... Peu de métaphores, pas d'envolée de style. On s'ennuie en Russie, et le réel intouché s'efface. Dans les yeux de Faye et de Garcin, le reportage cherche la trace d'Olivier Rolin. Mais cette course folle dans la géographie réelle creuse à même l'irréalité du monde. On arpentera l'étrange Birobidjan, ville juive où tout respire l'ambiance de pogrom. Surprise, c'est la ville où s'entend finalement un écho du reste du monde. Ce sera enfin Vladivostok, dernière caresse un peu rude

sur des visages impénétrables. Seul le grand compositeur-chanteur Vladimir Vyssotski pouvait y faire flamber une âme.

Le travail d'écrire

Quant à Annie Ernaux, qui sait si bien écrire, elle livre un document, *L'atelier noir*. Ce sont des carnets de notes, des avant-projets, entre 1982 et 2007.

Ces mots soulignés, jetés vite, forgent le travail latent de la littérature. Qui se contente d'éclats de la pensée, sans présager de ses chimères, y frégatera des énigmes, des reliques sacrées, un livre ciboire, fait de symboles disparates, explosés. À saisir pour le mica, le repentir, le désir, avec la foi du charbonnier.

Collaboratrice du Devoir

LES DÉCOUVERTES

Éric Laurent
Minuit
Paris, 2011, 175 pages

EN DESCENDANT LES FLEUVES

Éric Faye et Christian Garcin
Stock
Paris, 2011, 217 pages

L'ATELIER NOIR

Annie Ernaux
Éditions des Busclats
s.l., 2011, 203 pages

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Transe sibérienne

CHRISTIAN DESMEULES

Dans une nouvelle, l'un des personnages de Tchekhov — qui est mort, quand même, une coupe de champagne à la main — règle à l'emporte-pièce le cas de la «fameuse» âme russe: elle n'existe tout simplement pas. «Les seules choses tangibles en sont *l'alcool, la nostalgie et le goût pour les courses de chevaux*.»

Dans un monologue aux tonalités incantatoires, Mathias Enard, l'auteur de *Remonter l'Orénoque*, du fabuleux *Zone* (prix Décembre en 2008) et de *Parle-leur de batailles, de rois et d'éléphants* (tous parus chez Actes Sud), nous propose cette fois un magnifique petit livre tout imprégné de la Russie.

Prolongement d'un vrai voyage rendu possible dans le cadre de l'Année France-Russie et adaptée d'une fiction radiophonique écrite en 2010 dans le *Transsibérien* entre Moscou et Novossibirsk, *L'alcool et la nostalgie*, son sixième roman, ne dépare pas son œuvre intense.

Venu une première fois à Moscou, quelques années auparavant, pour y rejoindre Jeanne qui y poursuivait ses études, le narrateur de *L'alcool et la nostalgie* s'était rapidement senti de trop devant la relation qui se dessinait lentement entre elle et Vladimir, «un cosaque versé dans la littérature», polyglotte, cultivé et junkie en puissance.

«Une vie plus tard», ayant appris par Jeanne, restée à Moscou, la mort de son ami

Vladimir, Mathias est décidé à lui rendre un dernier hommage en accompagnant son cercueil vers la petite ville sibérienne d'où il était originaire. Il replonge parmi les restes poussiéreux d'un triangle amoureux éclaté où la drogue et l'alcool ont joué plus que leur part pour souder cette indéfectible amitié.

Un voyage absurde au pays de la jeunesse et de la révolution (dont il «reste des morceaux en nous, débris d'un vieux rêve d'adolescent mal grandi qui n'a pas eu la chance de tenir un fusil pour défendre ses songes»). Défilent Moscou, «la ville des mille et trois clochers et des sept gares», Nijni Novgorod, Perm, Ekaterinbourg, Novossibirsk. Le train s'enfoncé vers l'Est, vers l'Ou-

ral et l'Asie, escorté par la blancheur des bouleaux.

Dans son compartiment, chouchouté au fil des kilomètres par une *provodnitsa* bougonneuse, l'alter ego de Mathias Enard s'abandonne tout entier à la drogue douce du souvenir et des références voilées: Cendrars et sa petite Jeanne de France, recouvrant «le bruit éternel des roues en folie dans les ornières du ciel», bien sûr, l'ombre des goulags et la mémoire vibrante des grands romans russes. Animé, entêtant.

Collaborateur du Devoir

L'ALCOOL ET LA NOSTALGIE

Mathias Enard
Éditions Inculte
Paris, 2011, 96 pages

Olivieri
librairie • bistro

Olivieri
Au cœur de la société

Mardi, 1^{er} novembre
à 19 h

Centre commémoratif
de l'Holocauste à Montréal

Entrée libre!
RSVP : 514.739.3639
Bistro : 514.739.3303
5219 Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges

Dans le cadre de la série éducative sur l'Holocauste

Les relations majorité-minorités
Quel legs de l'Holocauste ?

Comment l'histoire de l'Holocauste contribue-t-elle à la manière dont nous pensons les relations qu'entretient la majorité d'une population avec les minorités qui la composent?

CAUSERIE
Deux penseurs québécois exposent des points de vue qui diffèrent.

Joseph Yvon Thériault, professeur au département de sociologie à l'UQAM

Jocelyn Maclure, professeur de philosophie à l'Université Laval.

LES ÉDITIONS XYZ FÉLICITENT
LUCIE LACHAPPELLE
LAURÉATE DU PRIX
FRANCE-QUÉBEC

Lucie Lachapelle
Rivière Mékiskan

Photo: Martine Doyon

Rivière Mékiskan

www.editionsxyz.com

Le guide du vin maintenant en numérique!

• Plus de 2400 vins répertoriés

• Les Grappes d'or 2012

• Les 50 meilleurs vins à moins de 15 \$

• Et bien plus encore...

Michel Phaneuf et Nadia Fournier

Recevez la version numérique gratuitement à l'achat du Guide du vin 2012 ou achetez-le en ligne à editions-homme.com

EDITIONS-HOMME.COM

LES ÉDITIONS DE L'HOMME
Une compagnie de Quebecor Media

LIVRES

Pour une histoire des maisons hantées

Stéphanie Sauget prouve que ces lieux bizarres sont loin de constituer un objet d'étude futile

Une façade délabrée, des volets qui craquent, des cris stridents, une silhouette floue à la fenêtre... La maison hantée peuple notre imaginaire commun et constitue une intarissable source d'inspiration littéraire et cinématographique. Tout en soulignant la méfiance des spécialistes de la période contemporaine envers cet étrange lieu, Stéphanie Sauget, spécialiste du XIX^e siècle, montre de convaincante manière «qu'une histoire des maisons hantées est possible et sans doute même fructueuse».

SÉBASTIEN VINCENT

En analysant leurs significations philosophiques, sociales et politiques, Sauget confère aux maisons hantées le statut d'objet d'histoire culturelle. Elle les étudie, notamment sous l'angle du surnaturel, des superstitions, du spiritisme et de la science telle qu'elle se faisait en France, au Royaume-Uni et aux États-Unis entre 1750 et le début du XX^e siècle. À travers une démarche rigoureuse, elle développe une approche compréhensive qui permet de documenter autrement «les phénomènes connus de redéfinition des limites entre science, pseudoscience et croyance».

Pour les gens de l'époque, les maisons hantées permettaient d'aborder d'incontournables questions: la survie de l'âme après la mort, les limites entre l'humain et son environnement matériel, le rapport aux lieux et aux frontières entre divers éléments tels le matériel et l'immatériel, la super-

stition et le savoir. Véritable problème à résoudre pour les scientifiques du XIX^e siècle, dont Camille Flammarion, elles occupèrent le centre de débats passionnés avant d'être progressivement renvoyées à une marge discréditée aujourd'hui.

Contrairement aux idées reçues, les maisons hantées du long XIX^e siècle ne répondaient pas à une typologie définie. Certes, la littérature gothique les représente comme un château médiéval abandonné, une abbaye, en tout cas un lieu biscornu habité par le diable. D'autres sources, tels des ouvrages religieux, scientifiques et juridiques, et surtout la presse, évoquent plutôt des lieux calmes où de paisibles fantômes visitaient les vivants.

Cela dit, les maisons hantées ont incarné l'envers du «Home sweet home», écrit Sauget. Au cours du XIX^e siècle, les normes de confort ainsi que le rôle de la femme au foyer se précisaient. À la maison rangée de la ménagère modeste s'opposait «la folle du logis» de la maison hantée. En ce sens, cet essai se veut aussi une contribution à l'histoire des genres et à celle des femmes.

Le phénomène des maisons hantées a été marqué par l'évolution des croyances et des imaginaires. Par cette contribution à une «histoire de l'insolite», Stéphanie Sauget prouve que ces lieux bizarres sont loin de constituer un objet d'étude futile et dérisoire.

Collaborateur du Devoir

HISTOIRE DES MAISONS HANTÉES

Stéphanie Sauget

Paris

Tallandier, 2011, 252 pages



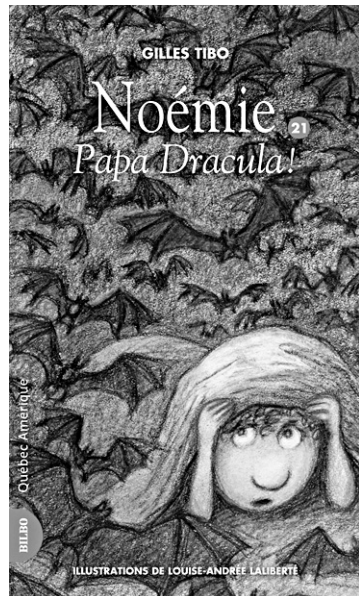
JEAN-FRANÇOIS NADEAU LE DEVOIR

LITTÉRATURE JEUNESSE

Sorcières, vampires et compagnie

ANNE MICHAUD

En se réveillant d'un horrible cauchemar dans lequel elle était poursuivie par des vampires, Noémie aperçoit des traces de morsures dans le cou de son papa. Son imagination se déchaîne: est-il possible que son gentil papa se soit transformé en méchant vampire? Sa grand-maman d'amour en chocolat fondant a beau ne pas y croire, la fillette est convaincue que c'est le cas, d'autant qu'il travaille maintenant dans un salon funéraire, qu'il porte des vêtements noirs et qu'il a le teint très pâle... Comment démasquer ce papa-vampire sans se faire mordre? Voilà tout un défi pour la pétillante Noémie!



L'Halloween s'annonce catastrophique pour Julien: sa mère insiste pour qu'il porte le magnifique costume de papillon qu'elle lui a confectionné alors qu'il voudrait plutôt parader à l'école avec le costume de robot qu'il a lui-même fabriqué. Quand l'amour s'en mêle et qu'il s'agit de secourir la belle Gabrielle Labrie, Julien pense avoir trouvé la solution à son problème alors qu'en fait, il vient d'en créer un autre... Les fans de Julien Potvin retrouveront avec plaisir les personnages de la série: Odile et son sourire de crocodile, Lucie Ferland dite Lucifer, Steve Mallette, etc. Et ceux qui ne les connaissent pas encore prendront sûrement plaisir à découvrir ces personnages pour qui chaque jour de la semaine apporte son lot d'aventures.

MARDI, JOUR D'HALLOWEEN

Danielle Simard
Soulières éditeur
St-Lambert, 2011, 96 pages
(8 ans et plus)

Vous voulez tout connaître sur la vie des sorcières? Facile! Il suffit de consulter *L'année des sorcières* pour découvrir leurs passe-temps, leurs astuces modes, leurs recettes préférées (le sandwich punaises-mayo est très populaire!), les endroits où elles passent leurs vacances et plusieurs autres secrets bien gardés. Superbement mis en images par un quatuor d'illustrateurs chevronnés, *L'année des sorcières* démontre avec brio que s'amuser en lisant, c'est pas sorcier!

L'ANNÉE DES SORCIÈRES

Texte de Pierrette Dubé
Illustrations de Marion Arbona, Jean-Paul Eid, Philippe Germain et Julie Rocheleau
Éditions Imagine
Montréal, 2011, 64 pages
(5 ans et plus)

Collaboratrice du Devoir

NOÉMIE

TOME 21: PAPA DRACULA

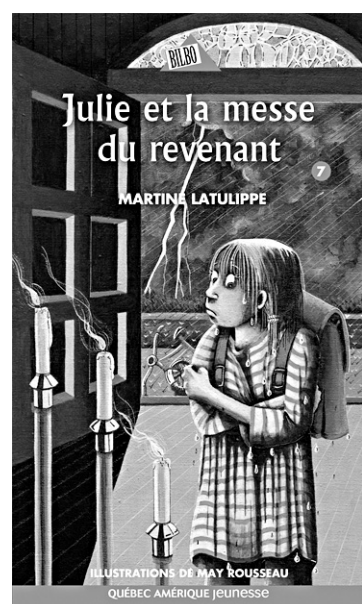
Gilles Tibo
Québec Amérique
Montréal, 2011, 168 pages
(8 ans et plus)

Pour Julie, qui a déjà fait face à la Dame blanche, au Bonhomme Sept Heures et au Feu Follet, une nouvelle aventure débute lorsque son oncle Stéphane lui raconte la légende de la Messe de minuit. Dans cette histoire, un curé fantôme est condamné à dire une messe chaque nuit jusqu'à ce que quelqu'un accepte de prier avec lui. Aussitôt, Julie est convaincue que le curé de sa paroisse est lui aussi un curé fantôme. Heureusement que la fillette est courageuse et déterminée parce qu'elle n'a pas fini d'en voir de toutes les couleurs avec

les personnages de contes et légendes auxquels elle doit faire face! Ainsi, dans une subéquente aventure, c'est la Bête à grand'queue qui vient perturber la nuit que Julie passe à la belle étoile avec ses copains du terrain de jeu. Y a-t-il vraiment une bête fantastique qui rôde dans la forêt? Ou serait-ce plutôt un tour que voulaient lui jouer deux jeunes fanfarons? Mais attention, on ne rigole pas impunément avec la Bête à grand'queue...

JULIE ET LA MESSE DU REVENANT

JULIE ET LA BÊTE DANS LA NUIT

Martine Latulippe
Québec Amérique
Montréal, 2009 et 2011, 80 pages
(7 ans et plus)

Michel Beaulieu, *Poèmes (1975-1984)*, présenté par Denise Brassard, coll. Ovale

Je t'en prie, Jonathan Lamy

Femme avec caméra, Corinne Larochelle

Nouveautés www.lenoroit.com

Presses de l'Université Laval

Politique

NICOLE F. BERNIER
Un regard constructif et critique sur les politiques publiques dans notre système de santé
204 pages • 30 \$

MARIE-HÉLÈNE LAROCHELLE
L'auteure présente 26 thèmes de l'œuvre de Réjean Ducharme selon la formule de l'abécédaire
194 pages • 24,95 \$

RAYMOND HUDON et CHRISTIAN POIRIER
Cet ouvrage constitue un outil à ceux qui s'intéressent au renouvellement de la politique
482 pages • 45 \$

Littérature

L'abécédaire des MONSTRES
Fragments de Réjean Ducharme

Découvrez nos Nouveautés

Abonnez-vous à INFO-PUL www.pulaval.com

ESSAIS

ESSAIS QUÉBÉCOIS

Entre la folie et la cruauté

L'affaire Guy Turcotte, du nom de ce père de famille et médecin qui a tué ses deux enfants en 2009 avant d'être déclaré non criminellement responsable pour cause de troubles mentaux, a créé une commotion au Québec. Le verdict du jury n'a pas fait l'unanimité. Trop facile de se faire passer pour malade mental afin de se soustraire à sa responsabilité, ont clamé, souvent avec hargne, les mécontents.

Ce cas, qu'on pourrait croire typique de notre monde contemporain déboussolé, a pourtant plusieurs précédents (avec variantes) dans l'histoire du Québec. L'historienne Marie-Aimée Cliche les répertorie et les analyse dans *Fous, ivres ou méchants? Les parents meurtriers au Québec, 1775-1965*, une solide monographie d'histoire sociale.

Pour désigner le meurtre d'un enfant de plus d'une semaine et de moins de dix-huit ans par ses propres parents ou substitués parentaux, Marie-Aimée Cliche parle de «*filicide*». En compulsant les dossiers judiciaires et les journaux de l'époque, elle en dénombre 140, au Québec, pour la période de 1775 à 1965.

Les motifs les plus fréquents sont l'altruisme (éviter la misère à sa progéniture), la maladie mentale, l'élimination d'un enfant non désiré, la vengeance conjugale et la négligence. Les hommes reconnus coupables de ces meurtres sont souvent «*considérés comme des êtres mauvais qu'il convient de punir*», alors que les femmes sont perçues «*comme des malades mentales qu'il faut soigner*». Il arrive cependant que les hommes s'en tirent parce que leur rôle de pourvoyeur les protège

d'une dénonciation. Enfin, surprise, pour la période couverte, on trouve plus de femmes meurtrières que d'hommes, ce qui n'est plus le cas aujourd'hui.

Marie-Aimée Cliche montre que, à chaque époque, ces drames ont suscité un semblable débat. Les experts, en effet, depuis le XIX^e siècle, se divisent en deux camps: les partisans de l'explication par la folie et ceux de l'explication par la cruauté lucide. Les premiers, cependant, sont plus nombreux, mais leur thèse rencontre beaucoup de résistance dans la population. Des éléments contextuels doivent aussi être pris en considération. Ces drames, en effet, surviennent surtout en

milieux pauvres, sont parfois le résultat d'une consommation excessive d'alcool et ne peuvent être dissociés du statut de l'enfant dans la société. À ce dernier égard, Cliche souligne que la conscience de la nécessité de protéger les enfants contre la maltraitance a beaucoup évolué de 1775 à 1965.

L'historienne, dont le style pédagogique reste plutôt froid, relate, pour illustrer son

propos, une multitude de cas. Les plus spectaculaires et déchirants sont ceux du petit Pierre Grégoire (1896), surnommé «*l'enfant au toutou*» parce qu'il se reconforte auprès du caniche de la maison, de la tristement célèbre Aurore Gagnon (1920) et de la petite Laurette Grenier (nom fictif; 1934), battue, privée d'eau et attachée parce qu'elle souffre d'énurésie.

Aujourd'hui, comme hier, une personne saine d'esprit ne peut que conclure à la folie de ces bourreaux. Toutefois, comme le disait le juge Pelletier lors du procès de Marie-Anne Houde, belle-mère d'Aurore, suffit-il de déclarer «*je suis fou*» pour être pardonné?

Rigoureux et sobre, le livre de Marie-Aimée Cliche, plutôt terne sur le plan stylistique, ne s'adresse pas aux amateurs de sensations fortes, mais à ceux qui s'intéressent déjà sérieusement à l'histoire sociale du Québec. Il nous apprend surtout que «*les données statistiques révèlent que toutes les causes de filicides connues aujourd'hui avaient déjà été observées dans la province de Québec avant la Révolution tranquille*».

Fier d'être nazi

La question qui s'applique aux parents meurtriers — sont-ils fous ou cruels? — vaut aussi pour les esprits séduits par le nazisme dans les années 1930-1940. Ami du führer canadien Adrien Arcand, bailleur de fonds de ses journaux haineux et trésorier du «*Parti nazi au Canada*», le docteur Paul-Émile Lalanne «*est un sympathisant nazi et un antisémite virulent et il en est fier*», nous apprend l'historien Hugues Théorêt dans *Le docteur Lalanne. Le faiseur d'anges à la croix gammée*.

En 2010, dans une solide biographie, Jean-François Nadeau racontait en détail le parcours du chef fasciste Adrien



HUGUES THÉORÊT

Table à cartes du Dr Paul-Émile Lalanne, un médecin montréalais qui financera les activités du nazi Adrien Arcand.

Arcand. Or l'homme, évidemment, n'était pas seul. Un de ses acolytes, qu'on rencontrait au passage dans le livre de Nadeau, était le gynécologue Paul-Émile Lalanne (1883-1951), un personnage mystérieux qui est le sujet principal du livre de Théorêt.

Médecin ayant fait fortune dans le pétrole, bon vivant por-

té sur l'alcool, les femmes et les sciences occultes, Lalanne, qui pratique à Montréal, acquiert, en 1925, une île sur le lac Saint-François, près de Salaberry-de-Valleyfield, sur laquelle il fait construire un manoir. Le lieu est alors connu comme «*l'île à la croix gammée*» parce que «*le svastika est omniprésent dans l'île*» et figure partout sur le mobilier, même sur les pantoufles du maître.

Le journaliste Jean-Charles Harvey, pourtant pourfendeur du nazisme, séjournera dans l'île en 1938, se fera photographe sous une croix gammée et s'offusquera qu'on dénonce ce passage chez son ami Lalanne!

La réputation de ce dernier est sulfureuse. En 1920 et en 1932, il subira deux procès pour avortement illégal, au terme desquels il sera acquitté, même s'il ne fait pas de doute qu'il est bel et bien un faiseur d'anges. En 1940, quand Arcand et onze autres fascistes canadiens seront emprisonnés, Lalanne, qui a reçu la visite de la GRC en

1939, ne sera pas embêté. «*Avait-il des relations en haut lieu?*», demande Théorêt.

Fondé sur des sources historiques solides (qui excluent, bizarrement, la biographie d'Arcand par Nadeau), le livre de Théorêt ne brille pas par son style, qui reste trop scolaire, mais il ajoute une pierre originale à l'histoire du fascisme au Québec.

louisco@sympatico.ca

FOUS, IVRES OU MÉCHANTS?

LES PARENTS MEURTRIERS AU QUÉBEC, 1775-1965
Marie-Aimée Cliche
Boréal
Montréal, 2011, 280 pages

LE DOCTEUR LALANNE

LE FAISEUR D'ANGES À LA CROIX GAMMÉE
Hugues Théorêt
GID
Québec, 2011, 184 pages



HISTOIRE

Notre Parlement né sous le bâillon

MICHEL LAPIERRE

L'Acte constitutionnel de 1791, adopté à Londres, permit au Bas-Canada d'avoir, dès l'année suivante, un régime parlementaire. La démocratie semblait naître, mais avions-nous le droit de dire que notre Parlement était alors sans pouvoir? À la fin de 1809, *Le Canadien* déclara: «*Sans la liberté de la presse, tout gouvernement libre devient nécessairement despotique*». En mars 1810, le député qui dirigeait ce journal de Québec, on le jeta en prison.

Ordonnée par James Henry Craig, gouverneur général de

l'Amérique du Nord britannique, la détention sans procès du directeur, Pierre-Stanislas Bédard (1762-1829), chef du Parti canadien (formation appuyée par la majorité de la population), dura 13 mois. Elle s'accompagnait de la saisie du journal (répandu à travers tout le Bas-Canada) et de l'arrestation des collaborateurs. Avec d'autres, ces événements marquèrent la crise parlementaire de 1810.

Le *Bulletin d'histoire politique* publie sur la question un riche dossier auquel ont contribué sept spécialistes qui excellent à sortir de l'ombre Bédard, ce précurseur mécon-

nu de notre conscience démocratique. Même si les articles parus dans *Le Canadien* n'étaient pas signés, ils exprimaient la pensée du directeur: celui qui, selon la belle image de l'un des artisans du dossier, Gilles Gallichan, osa «*soutenir le regard de César*».

La séparation des pouvoirs

Le fait qui déclenche la crise de 1810 concerne la séparation du pouvoir judiciaire et du pouvoir législatif, principe défendu par l'interprétation libérale du droit constitutionnel britannique, celle que Bédard connaît à fond, comme F.

Philippe Reid le montre avec brio. Inspirée de ce principe, une loi sur les juges, adoptée par les députés, mécontente le Conseil législatif (non élu) qui en retarde l'application pour éviter d'exclure du Parlement un juge député, ami du gouverneur.

De son propre chef, l'Assemblée, Bédard en tête, chasse alors le juge de ses rangs. Craig riposte en dissolvant la Chambre pour affronter ensuite une majorité réélue de députés toujours sensibles à la démocratie.

Reid trouve exagéré, avec raison, de voir en Bédard un théoricien de la responsabilité ministé-

rielle. Il n'y a pas de ministres entre 1792 et 1841; la responsabilité d'un ministre de se soumettre à la majorité parlementaire ne sera acquise qu'en 1848, sous l'Union des Canadas. Mais il faut reconnaître que, dans un mémoire de 1814 soumis à Londres, Bédard, le hardi, a la clairvoyance de reconnaître, 25 ans avant lord Durham, que les «*divisions*» qui règnent à la Chambre sont «*nationales*»: d'un côté, le parti des «*Anglais*»; de l'autre, celui des «*Canadiens*», la «*masse du peuple*».

Plus qu'un Parlement, il

s'agit d'un champ de bataille symbolique, du heurt insoluble de deux forces anthropologiques, abyssales.

Collaborateur du Devoir

PIERRE-STANISLAS BÉDARD, LA CRISE DE 1810 ET LES DÉBUTS DE LA DÉMOCRATIE PARLEMENTAIRE

Collectif
Bulletin d'histoire politique
VLB
Montréal, 2011, 240 pages

XYZ éditeur

JOHANNA SKIBSRUD
LES SENTIMENTALISTES

Johanna Skibsrud
Les SENTIMENTALISTES

«*J'ai été captivé par l'élégance de l'intrigue et l'ingéniosité de l'écriture*»
Patrick Ness - *The Guardian*

www.editionsxyz.com

LES ÉDITIONS HURTUBISE FÉLICITENT
CAMILLE BOUCHARD

FINALISTE AU
PRIX DU GOUVERNEUR GÉNÉRAL LITTÉRATURE JEUNESSE

Camille Bouchard
UN MASSACRE MAGNIFIQUE
Roman historique

Hurtubise
www.editionshurtubise.com

Venez le rencontrer

DÉSOLATIONS
david vann
DAVID VANN
PRIX MÉDICIS 2010
100 000 exemplaires vendus

À l'occasion de la parution de *Désolations*
David Vann
Prix Médicis étranger 2010 pour *Sukkwan Island*
sera au Québec du 1^{er} au 6 novembre

À Montréal: Le mardi 1^{er} novembre à 18 h 30 Librairie Monet, 2752, rue de Salaberry (Tél. 514-337 4083)
Le dimanche 6 novembre à 18h30 Librairie Le Port de tête, 262 avenue du Mont-Royal Est (Tél. 514-678 9566)

À Québec: Le jeudi 3 novembre à 18 h 30 Librairie La Liberté, 2360, Chemin Sainte-Foy (Tél. 418-658 3640)

À Trois-Rivières: Le vendredi 4 novembre à 17 h 30 Librairie Clément-Morin, 4000, boulevard des Forges (Tél. 819-379 4153)

Gallmeister